

Arts et spectacles

La Presse

C 9

Mireille Perrier

Un visage lumineux dans un jeune cinéma

SERGE DUSSAULT

Mireille Perrier a pris vendredi l'avion pour Paris. Envolée après un rapide tournage de six jours sous la direction du Québécois Bernar Hébert. Le film ? *Ne plus jamais dormir*, l'histoire d'un coup de foudre entre un écrivain timide (Marc Béland) et sa jeune voisine (Mireille Perrier).

«J'ai appris plein de choses ici. Comme quoi? Comme... les jurons, tabarnacle... Et cette façon de dire de la misère à propos de tout...» La jeune actrice française rit. Tout l'amuse.

Et sa carrière? Oh! elle se destinait au théâtre «pur et dur». Le hasard l'a conduite au cinéma. Deux films avec Léos Carax (*Boy Meets Girl* et *Mauvais Sang*), *Un monde sans pitié* d'Eric Rochant, et elle se fait un nom. Au plaisir des planches elle préfère maintenant le cinéma. C'est-à-dire le succès, l'argent?

Protestations.

«Dire que tout artiste de cinéma est un arriviste, c'est bien réducteur!»

Alors, pourquoi le cinéma?

«Le cinéma est venu à moi avant que je rêve d'en faire. J'aime bien le cinéma parce que c'est d'aujourd'hui, c'est quotidien, c'est l'art de vivre. On peut mieux qu'au théâtre, faire passer des choses, des petites phrases de trois fois rien, en y mettant une petite musique, et faire que ça devienne vivant. Le cinéma peut capturer la vie plus facilement que le théâtre. Ce qui était important pour moi, c'était un cinéma qui parle de ma génération, un cinéma dans lequel je me sens représentée. J'ai travaillé avec beaucoup de jeunes réalisateurs exigeants, qui avaient des choses nouvelles à dire.»

Des choses nouvelles?

«Dans *Un monde sans pitié*, on voit bien que les garçons de notre génération sont plus paumés, plus démunis que les femmes. Certaines notions ont complètement basculé. Ce qui a fait le succès du film, c'est que beaucoup de jeunes s'y soient reconnus.»

Quand nous parlons de la violence du jeune cinéma, celle de



Mireille Perrier

PHOTO ARMAND TROTTIER, La Presse

Et le rôle qu'il lui proposait l'a intéressée.

«Loulou, la fille que j'interprète, alimente les fantasmes, les rêves de son voisin du dessous qui a des rapports très compliqués avec les femmes à cause de sa mère dont il n'est pas détaché. Loulou va, pour la première fois, avoir un rapport profond avec cet homme. C'est un film à tiroir: on en ouvre un, et c'est un rêve; on en ouvre un autre, croyant que c'est la réalité, et c'est l'inconscient... C'est pour ça qu'il est tourné en noir et blanc. Le film est écrit par un homme, forcément les personnages masculins sont plus approfondis...»

Mireille Perrier connaît très peu le cinéma québécois; comment s'est-elle retrouvée ici sur un plateau de tournage? Tout simplement parce que *Plus jamais dormir* est un court métrage coproduit par la France. Et qu'il y a quelques années, elle avait eu un projet de film avec Bernar Hébert. Film qui ne s'est jamais fait. Mais chaque fois que le jeune cinéaste québécois allait à Paris, il téléphonait à la comédienne.

«J'aime bien son rapport au cinéma, cette attention qu'il a vis-à-vis des gens. J'étais occupée, il a dû m'attendre un petit peu.»

Mireille Perrier: des yeux bleus, un peu moqueurs, qui sourient en vous écoutant, un nez très fin, un visage qui s'anime quand elle parle... On comprend qu'elle ait intéressé des metteurs en scène. Comme Carax et Rochant. Mais aussi comme le cinéaste exceptionnel qu'est Philippe Garrel — «il m'a appris beaucoup de choses, c'est un poète, un peintre de l'image...» — avec qui

elle a tourné *Elle a passé tant d'heures sous les sunlights et j'entends plus la guitare*. Dix-neuf longs métrages en sept ans. Souvent avec des jeunes, des cinéastes inconnus du grand public.

Vraiment pas «arriviste», comme elle disait tantôt! Un métier qu'elle prend très au sérieux. Aussi exigeant que le théâtre?

«Arletty disait qu'il fallait un sacré travail pour être au cinéma ce qu'on est dans la vie. On ne peut pas faire carrière sur l'improvisation. On travaille beaucoup avant d'arriver à tout oublier, pour revenir à la spontanéité.»

Comment est-elle sur un plateau?

«Spéciale... Je cherche à proposer, à trouver la petite chose qui va donner vie à une scène.»

Elle veut avoir son mot à dire?

«J'aime être dirigée par un metteur en scène, mais l'obéissance aveugle ce n'est pas bon, il faut sentir les trucs, avec sa sensibilité, son tempérament, construire petit à petit, pour que ça devienne vrai, que ce ne soit pas trop mécanique. On prend des libertés, comme les musiciens... On discute, on s'entend, puis on part, on joue; sur le plateau, ce n'est plus le temps des remises en question. C'est le travail d'équipe, et je trouve ça passionnant.»

Le cinéma — cet «art d'aujourd'hui» comme elle dit — aura bientôt cent ans. Ne faudrait-il pas regarder vers les médiums nouveaux, vers la vidéo par exemple?

«Je reste fascinée par le grand écran. Je suis très spectatrice. Le cinéma évolue. Celui des stars, le cinéma conventionnel, se meurt faute de sujets...»

Une nouvelle vague, comme au début des années soixante, où les Truffaut, les Godard, ont assassiné le «cinéma à papa»?

«Non, pas de nouvelle vague en 1990... Le cinéma est toujours le reflet de la société, de ce qui se passe dans la vie; ce qu'il montre, c'est plutôt l'effondrement des valeurs.»

Le cinéma d'un monde qui se cherche?

«Mai 68 a balayé beaucoup de choses mais on a rien réinventé à la place.»

McGILL

Un étonnant Bartok

CLAUDE GINGRAS

l'autre main avant de se prononcer. Cette prestation reste quand même celle d'un garçon qui a de la technique et qui est musicien. Comme certains pianistes, M. Couroux arête les accords (non indiqués comme tels) dans la première cadence. Pour le reste, il s'en tient à ce qui est écrit. Mérite additionnel: il n'a pas perdu sa concentration, malgré la présence dans la salle d'un individu qui s'est mis à faire d'étranges bruits au beau milieu du concerto. Au pupitre, M. Vernon lui a accordé un excellent appui tout en faisant valoir la partition orchestrale.

Le concert s'ouvre par une œuvre d'un jeune compositeur montréalais natif de la Colombie-Britannique, James Harley, qui a étudié la composition en Angleterre avec Paul Patterson et l'esthétique avec Xenakis et qui poursuit ses études à Montréal avec John Rea. Ses *Windprints for Orchestra* sont d'une durée de vingt minutes mais s'écoulent sans ennui. L'auteur y exploite abondamment les masses de couleurs, un peu à la manière de Lutoslawski, cherchant à créer une atmosphère plutôt qu'à faire de l'avant-garde. On comprend que l'œuvre ait remporté un prix au concours qui porte le nom du célèbre compositeur polonais. Elle sera d'ailleurs jouée à Varsovie prochainement.

En pleine possession de la partition et en parfait contrôle de sa centaine de jeunes musiciens, M. Vernon obtient une lecture étonnante de coordination, d'expression et de couleur et presque irréprochable dans le détail. Dans les circonstances, il n'y a pas lieu de s'attarder sur quelques légers accidents de parcours. Visiblement très heureux et même surpris du résultat, le chef salua son orchestre les deux poings levés, comme à la suite d'une victoire, avant de se retourner vers le public enthousiaste qui emplissait à sa capacité le Pollack Hall.

Avant l'entrée, nous avions entendu le *Concerto pour la main gauche* de Ravel avec comme soliste un jeune pianiste montréalais encore inconnu, Marc Couroux, dont le programme imprévu se limitait à dire qu'il est l'élève de Louis-Philippe Pelletier.

Quelle carrière est-elle réservée au jeune candidat? Il faudrait sans doute entendre

McGILL SYMPHONY ORCHESTRA
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MCGILL. Chef d'orchestre: Timothy Vernon. Soliste: Marc Couroux, pianiste. Vendredi soir, Pollack Hall de l'université McGill.

Programme:
Windprints for Orchestra (1989)... James Harley
Concerto pour la main gauche, en rémajour pour piano et orchestre (1930-31)... Ravel
Concerto pour orchestre, Sz. 116 (1943)... Bartok

Deuxième «Victoire» pour Roch Voisine

Agence France-Presse et AP
PARIS

Meilleur groupe de l'année, les rois de la gaudriole rock ont discrètement éreinté Patrick Bruel — décidément! — en remerciant les jurés «de ne pas (nous) avoir mis dans la même catégorie que Patrick Bruel».

Seule surprise de la soirée: Vanessa Paradis, en recevant son prix pour le meilleur clip, n'a pas versé de larmes.

C'est la sixième année consécutive que ces récompenses sont décernées en France, à la suite des votes de quelque 3000 professionnels, pour attirer l'attention sur la production musicale d'une année.

Voici le palmarès de ces VIE Victoires:

VARIÉTÉS:

—Artiste interprète masculin: Michel Sardou

—Artiste interprète féminine: Patricia Kaas

—Groupe de l'année: Elmer Food Beat

—Album de l'année: «Nickel», d'Alain Souchon

—Chanson de l'année: «Fais-moi une place» (Julien Clerc et Françoise Hardy)

—Révélation masculine de l'année: Art Mengo

—Révélation féminine de l'année: Liane Foly

—Spectacle musical de l'année: Johnny Hallyday (à Bercy)

—Album francophone de l'année: Roch Voisine

—Album pour enfants de l'année: Nathalie Baye («La Petite Sirène»)

—Clip de l'année: «Tandem», de Vanessa Paradis, tourné par Jean-Baptiste Mondino

—Musique de film: Jean-Claude Petit («Cyrano de Bergerac»)

HUMOUR

—Humoriste de l'année: Les Inconnus

CLASSIQUE:

—Soliste de l'année: le violoniste Régis Pasquier

—Découverte lyrique de l'année: Martine Dupuy

—Album de musique classique française: l'intégrale de l'œuvre pour orchestre de Maurice Ravel, dirigé par Pierre Boulez

MUSIQUE CONTEMPORAINE

—Création de musique contemporaine: Marius Constant

HORS CATÉGORIE:

—Plus grand nombre de spectateurs en 1990: Johnny Hallyday (35225 à Paris et en province)

—Interprète de l'album le plus exporté: Patricia Kaas

—Chanson française ayant marqué son époque: «Avec le temps», de Léo Ferré.

Un mois de patrimoine musical noir

ALAIN BRUNET

Montréal regorge d'excellents musiciens noirs. Mais sur le plan national, leur reconnaissance est loin d'être évidente. Mis à part les jazzmen Oscar Peterson, Oliver Jones et autres exceptions dans le monde des variétés telles Norman Brathwaite, Boule Noire et Charlie Biddle Jr., les Montréalais connaissent-ils leurs artistes d'origine africaine, américaine ou antillaise? Peut-être.

Février a d'ailleurs été consacrée «Mois de l'histoire noire» pour nous le faire réaliser.

D'abord social (LA PRESSE) fera très prochainement état de cette dimension dont la promotion est assurée par la Commission des droits de la personne du Québec). L'événement offre aussi un important volet musical. En ce sens, plusieurs intervenants d'ici se proposent de faire mousser les acquis de la musique noire à Montréal, profitant aussi du passage de grosses pointures antillaises ou afro-américaines. Précisons que le Mois de l'histoire noire est célébré depuis plusieurs décennies dans toute l'Amérique.

«Nous on est black, et on veut aborder le volet culturel et éducatif en saluant la présence de nos artistes au Québec. Cette manifes-



Charlie Biddle

tation risque d'ailleurs d'élargir le public d'initiés qui remplissent nos salles depuis quelques années», allège André Lawrence, responsable des communications

au bar africain Le Balattou. Les entrepreneurs de ce sympathique cabaret se proposent donc de présenter une série d'artistes d'ici et d'ailleurs. Mardi et mercredi prochains, la programmation démarre avec Tout Choc Bantu, un des principaux bands constitués essentiellement d'Africains résidant à Montréal. Le mardi suivant, le groupe Jab-Jab, spécialisé dans les styles soca et calypso, prend la relève. Le lendemain, le griot Boubacar Diabaté nous raconte l'épopée des fiers seigneurs de l'Afrique de l'Ouest, entremêlant ses récits de chants et de kora — instrument traditionnel africain. Les 19 et 20 février, une des plus modernes formations haïtiennes à Montréal présente un mélange explosif de rock et de rara, rythme traditionnel haïtien: Nula est à découvrir. Au Balattou, on clôturera les festivités avec la musique guinéenne de Mohamed Bangoura et son groupe Koba.

A Soleil Levant, on ne lésine pas plus sur les festivités. «Je sens que la municipalité de Montréal a le désir d'améliorer son approche auprès des communautés noires de Montréal. C'est nouveau et c'est très important car il y existe une riche culture afro-montréalaise», soutient Doudou Boitel, propriétaire de ce célèbre

cabaret qui a rouvert ses portes depuis l'automne dernier, rue St-Laurent.

Vendredi prochain, le reggae est à l'honneur avec le célèbre groupe jamaïcain Culture. Mais le légendaire Count Basie Orchestra, dirigé par le saxophoniste Frank Foster depuis la mort de Bill Basie, demeure le cloître du Mois de l'histoire noire au Soleil Levant — les 15 et 16 février. On sait que cet important orchestre fut jadis un des premiers véhicules d'un style qu'on a qualifié de swing. Le week-end suivant, le Montréalais Dutch Robinson reprend son célèbre pot-pourri consacré à l'œuvre de Marvin Gaye; la chanteuse Geraldine Hunt devrait également être de la partie.

Le dimanche 17, on rendra hommage à l'un des pionniers du jazz noir à Montréal: promoteur de la culture afro-québécoise depuis des décennies, le contrebassiste Charlie Biddle se produit avec son ensemble au Soleil Levant.

D'autres manifestations auront également lieu dans plusieurs campus étudiants (McGill, Concordia, Dawson, etc.) ainsi que dans d'autres établissements publics. Par exemple, les voix de la chorale United Church de Montréal se produisent dimanche prochain à la Trinity Church, rue Sherbrooke.

D'autre part, le festival international de la chanson noire, qui a lieu tous les deux ans à Montréal, a été annulé cette année.

Il reste néanmoins à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.

Il reste à faire pour les artistes noirs de faire mousser leur culture et leur histoire dans la ville. C'est ce que le Mois de l'histoire noire va essayer de faire.